

Gournay, Isabelle et France Vanlaethem (dir.). *Montréal métropole, 1880–1930*. 1998. Montréal: Les Éditions du Boréal, publié en collaboration avec le Centre Canadien d'Architecture, 224 p.

Claire Poitras

Volume 27, numéro 2, mars 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1016584ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1016584ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poitras, C. (1999). Compte rendu de [Gournay, Isabelle et France Vanlaethem (dir.). *Montréal métropole, 1880–1930*. 1998. Montréal: Les Éditions du Boréal, publié en collaboration avec le Centre Canadien d'Architecture, 224 p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 27(2), 64–65.
<https://doi.org/10.7202/1016584ar>

Gournay, Isabelle et France Vanlaethem (dir.). *Montréal métropole, 1880–1930*. 1998. Montréal: Les Éditions du Boréal, publié en collaboration avec le Centre Canadien d'Architecture, 224 p.

Cet ouvrage, publié à l'occasion de l'exposition *Montréal métropole, 1880–1930* qui s'est tenue au Centre Canadien d'Architecture au printemps de 1998, propose une synthèse des travaux de recherche sur l'époque la plus prospère de l'agglomération montréalaise. Durant ces cinquante années, à l'instar de toutes les grandes villes occidentales, Montréal a été marqué par des changements sociospatiaux sans précédent. Plusieurs ouvrages ont étudié ces transformations pour des métropoles «consacrées» telles que New York et Chicago.¹ C'est maintenant au tour de Montréal d'être enrichi par un recueil d'articles sur une période clé de son histoire.

En plus de l'introduction, le livre est organisé autour de neuf chapitres regroupés en trois parties. On y retrouve aussi une annexe avec des notices biographiques sur les architectes et les ingénieurs actifs à Montréal au cours de la période étudiée.

Avant tout, ce sont les multiples visages métropolitains de Montréal entre 1880 et 1930 qu'on nous invite à découvrir : tête de pont, ville-relais, ville d'emprunt, ville d'adaptation, pont impérial, port d'escale impérial, centre névralgique de l'économie canadienne, foyer de la religion catholique en Amérique du Nord, centre de la culture française, «foyer intellectuel et centre des lumières» ou encore, pour reprendre une expression très répandue au tournant du XX^e siècle, capitale commerciale et industrielle du Canada. Ces différents vocables, qui permettent d'appréhender sous divers angles le statut métropolitain de Montréal, mettent en valeur autant ses traits distincts que ses caractéristiques par rapport aux autres métropoles nord-américaines et européennes.

Dans leur introduction, les directrices de la publication nous font part des nombreuses hésitations, voire des tensions qui ont ponctué le processus de construction de l'identité métropolitaine montréalaise. La première partie du livre dresse un portrait général du contexte dans lequel s'inscrit ce processus. Le chapitre rédigé par Anthony Sutcliffe soulève une question qui est en filigrane tout au long de l'ouvrage : quelle est la spécificité de Montréal en tant que métropole? Au fait, est-ce que cette ville possède vraiment toutes les qualités nécessaires pour qu'on lui concède le statut de métropole? En effectuant une généalogie du concept de métropole, l'auteur compare Montréal aux autres grandes métropoles (Londres, Berlin, Paris, New York et Chicago). Il conclut en disant que c'est plutôt vers Detroit et Cleveland qu'il faut se tourner pour identifier un homologue valable. Dimensions réduites, population somme toute peu importante et absence de mouvement culturel dominant constituent quelques facteurs socio-économiques explicatifs de cette position de second rang. Il reste que Montréal a innové dans le domaine de l'habitation en «inventant» le modèle du «duplex/triplex».

Absents du premier chapitre, les acteurs engagés dans la construction de la ville constituent le cœur du chapitre de Paul-André Linteau. Identifiant trois pouvoirs — les entreprises privées, l'État et l'Église —, Linteau trace un portrait dynamique des forces politico-économiques et des tendances socio-

culturelles qui ont façonné le paysage montréalais. En analysant les stratégies des acteurs, l'historien illustre l'ancrage spatial des activités et des intérêts divergents qui se rencontrent sur la scène locale. Une chose ressort clairement : aux lendemains de la Première Guerre mondiale, Montréal «s'américanise» tant en ce qui concerne ses orientations économiques qu'en ce qui a trait à son modèle de développement urbain.

Ce phénomène d'hégémonie américaine fait aussi l'objet du chapitre suivant rédigé par Marcel Fournier et Véronique Rodriguez. En mettant l'accent sur les «forces et faiblesses» de Montréal, les auteurs nous dévoilent l'effervescence culturelle au moment où les «Canadiens français arrivent à Montréal» (p. 40). À ce sujet, le nombre de nouvelles associations et d'institutions reliées à la sphère culturelle croît d'une manière impressionnante à partir des années 1880. D'ailleurs, l'inventaire des divers lieux et organes de diffusion culturelle (journaux et revues, salles de cinéma, théâtres, maisons d'enseignement, associations et institutions, etc.) nous laisse une ferme impression de bouillonnement. Néanmoins, malgré cette période d'échanges intenses, selon les auteurs, Montréal entre dans la modernité après les années 1930. C'est qu'en dépit des contacts occasionnels, le milieu culturel montréalais aurait plus ou moins fonctionné en vase clos. Par conséquent, avant 1930, le projet de la modernité n'est pas encore partagé par l'ensemble de la communauté artistique. Il reste que pour appuyer cette thèse, on a recours à une définition quelque peu étroite de la modernité culturelle et artistique, à savoir l'idée de «l'art pour l'art» et de l'autonomie du champ artistique.

Si la modernité s'exprime peu dans les courants culturels, elle est omniprésente dans la manière de penser et d'aménager la ville. À tout le moins, elle réussit à se superposer à des pratiques anciennes. La deuxième partie, qui aborde le thème général de l'extension territoriale, s'ouvre avec un article de David Hanna sur les infrastructures de transports ferroviaires et maritimes. Utilisant judicieusement des sources de première main (notamment les horaires de trains), l'auteur relate les étapes du développement du réseau montréalais ainsi que les stratégies des sociétés ferroviaires lors de la réalisation de grands projets qui ont marqué le paysage de la métropole. On regrette toutefois que le propos n'ait pas été complété de cartes des réseaux ferroviaires métropolitains et des installations portuaires qui aideraient le lecteur à mieux saisir les conséquences territoriales de ces implantations.

Les thèmes de la fragmentation municipale et de la suburbanisation, qui représentent deux autres phénomènes typiques des métropoles nord-américaines, sont abordés par Walter van Nus. Intitulé «Une communauté de communautés», son article met en lumière, d'une part, la diversité sociale des villes suburbaines montréalaises et, d'autre part, la diversité des stratégies auxquelles les conseils municipaux ont eu recours dans le but d'attirer des ménages et des entreprises distincts. À la lecture de ce chapitre, on est frappé par l'actualité de certaines manœuvres d'exclusion ainsi que par le caractère contemporain des éléments discursifs utilisés pour vendre la banlieue comme milieu de vie : omniprésence de la nature, absence d'activités polluantes, homogénéité sociale, avantages fiscaux, etc. Bien

qu'aujourd'hui les frontières entre la ville et la banlieue sont de plus en plus difficiles à tracer, il reste que ce qui distingue les deux types d'environnement demeure solidement ancré dans nos représentations socioculturelles.

Les quatre articles de la troisième partie se penchent plus en détail sur l'architecture dans ses multiples dimensions : pratique, formation et enseignement, commande, débats stylistiques. Les auteurs ont recours aux périodiques spécialisés qui sont des sources très riches et ce, tant en ce qui a trait aux données factuelles qu'aux débats d'idées.

Un premier chapitre écrit par France Vanlaethem nous informe de la prédominance des architectes américains à Montréal durant les années 1850 à 1890. Face à cette prédominance, les architectes locaux se sont organisés en institutionnalisant leur formation et leur pratique. Qui plus est, l'insertion des architectes locaux a été possible grâce à l'établissement de réseaux socioprofessionnels. Cette analyse illustre aussi ce qui est sans doute le trait distinct de Montréal qui fait le plus l'unanimité parmi les chercheurs, à savoir sa dualité linguistique. Chez les architectes, celle-ci s'exprime par la mise en place de deux réseaux socioprofessionnels parallèles plutôt étanches. Ainsi, la carrière des architectes anglophones est directement associée au dynamisme du milieu des affaires tandis que celle des architectes francophones est fonction des initiatives et des projets du clergé. Cette différenciation sociolinguistique se retrouve aussi dans l'attrait qu'exercent les grandes institutions d'enseignement américaines et françaises.

Dans le chapitre suivant, Isabelle Gournay procède à une analyse des rapports entre les agences d'architectes américains et leurs clients montréalais avant 1914. Elle démontre les effets sur le cadre bâti de ce processus de la commande qui est passée aux architectes américains, en particulier aux architectes new-yorkais.

Intitulé «Embellir ou moderniser la ville», l'avant-dernier chapitre nous plonge dans les débats esthétiques et stylistiques. Là encore on voit l'influence des courants d'idées en vogue aux États-Unis, notamment le mouvement *City Beautiful* dans les années 1900 et 1910 ainsi que le mouvement *City Efficient* qui prévaut au cours des années 1920. Il reste que ce chapitre tient peu compte des mouvements socioculturels — si ce n'est en soulignant au passage le rôle des mouvements de réforme urbaine — qui évoluent en marge du milieu des architectes. Autrement dit, on a ici l'impression que seuls les architectes interviennent et sont compétents pour construire la ville.

Le dernier chapitre, rédigé par Gournay, porte sur les manifestations du gigantisme au centre-ville. Celle-ci présente un autre trait métropolitain, à savoir le changement d'échelle et la densification des milieux urbains (l'apparition de l'édifice îlot qui annonce le «superblock»). C'est avec beaucoup d'intérêt qu'on lit ce texte qui rompt avec l'approche traditionnelle en histoire de l'architecture. On y découvre les interactions entre les édifices, les fonctions qu'ils remplissent, le site sur lequel ils sont érigés ainsi que la «personnalité» des quartiers dans lesquels

ils s'insèrent. Une telle perspective permet de mieux comprendre, par exemple, les liens entre ce qui relève de la sphère privée d'une entreprise et ce qui appartient à la sphère publique de la ville. Une autre grande qualité de ce texte est de nous exposer les principes planificateurs et leurs relations à l'aménagement intérieur des édifices analysés. On y souligne aussi des aspects inédits de la modernité architecturale, cette dernière dépassant largement la question de l'épuration formelle et stylistique.

Certains éléments de la spécificité métropolitaine de Montréal au tournant du siècle sont quelque peu occultés par les chercheurs, même s'ils sont soulignés à quelques occasions. Pensons notamment au rôle joué par l'automobile et les réseaux techniques urbains. De plus, mentionnons la quasi absence de l'environnement industriel (tant les édifices que les sites) par rapport à la constitution du mouvement de «métropolisation». Quelques pages consacrées à l'architecture industrielle aurait permis de mettre en lumière certaines particularités de la «forme urbaine et de la physionomie architecturale métropolitaines» de Montréal.

Pour conclure, disons que cet ouvrage d'une qualité iconographique remarquable nous aide à comprendre la spécificité du paysage urbain montréalais. Son apport à l'histoire de l'architecture, à l'histoire urbaine et à l'histoire de l'urbanisme est indéniable. À cet égard, il renouvelle notre compréhension du cadre urbain qui constitue le milieu de vie de nombreux travailleurs et visiteurs d'une ville toujours en quête d'identité métropolitaine.

Note:

1. Voir entre autres Robert A.M. Stern, Gregory Gilmartin et John Massengale. 1987. *New York 1900 : Metropolitan Architecture and Urbanism, 1890-1915*, New York, Rizzoli; John Zukowsky (dir.). 1987. *Chicago, naissance d'une métropole 1872-1922*, Paris et Chicago, Éditions de la Réunion des musées nationaux, The Art Institute of Chicago.

Claire Poitras
INRS-Urbanisation

Crossick, Geoffrey, ed. *The Artisan and the European Town, 1500-1900*. Aldershot, U.K.: Scolar Press, 1997. Pp. xiii, 263, tables, charts, maps.

Geoffrey Crossick not only did a fine job editing this collection of twelve essays, he included one of his own which is by far the longest (40 pages) and unquestionably the most impressive. Many of the other eleven essays provide case studies on the artisan experience in specific towns or regions, but although each offers solid research and analysis, their narrow focus is somewhat overshadowed by Crossick's broader questions on the artisanal past and the myriad of mythical meanings attached to it. Entitled "Past masters: in search of the artisan in European history," Crossick's introductory essay is divided into five parts, including an overview of some of the most common assumptions found in the historiography. Especially noted is the